

ÉDITORIAL

Aux abris!

Tout lecteur éclairé, pour ne pas dire illuminé, sait qu'il n'a que jusqu'au 21 décembre 2012 pour lire cette dernière livraison de la revue *Tête-à-tête* avant l'apocalypse, à moins qu'il ait décidé d'ici-là d'aller se réfugier sur le pic de Bugarach, dans l'Aude. Cette montagne abrite en effet un garage à soucoupes volantes (véhicules les mieux indiqués, comme chacun sait, pour emprunter un vortex) dont les « appelés de Bugarach », sensibles à l'interprétation *New Age* d'une prophétie maya ayant eu le mauvais goût d'annoncer la fin du monde à la veille des festivités de Noël 2012, feront bientôt un usage salvateur. Que les ufologues se rassurent, ils trouveront à leur disposition divers services qui leur permettront de mieux vivre la catastrophe : une application pour téléphone portable avec compte à rebours, boussole et itinéraire le plus court pour se rendre à Bugarach, ou, pour ceux qui ne pourraient pas se déplacer, la possibilité d'acquérir l'authentique « pierre d'éternité » ramassée sur le site de la montagne sacrée et vendue entre 147 et 276 € sur Internet par quelque commerçant zélé de la région. Mais là où les amateurs de stages initiatiques en radiesthésie ou en géobiologie voient une aubaine, d'autres, parmi les habitants de ce village autrefois paisible ne goûtent guère la plaisanterie : le site est dégradé par des dizaines de milliers d'adeptes de chamanisme et de tourisme spirituel. Ainsi, n'en déplaise à nos soucoupistes convaincus, le cataclysme qui guette pour l'instant cette région est *ailleurs*.

Si Fukushima n'a pas connu la fin du monde, on peut néanmoins penser que cette catastrophe marque la fin d'un monde. Pointant du doigt la grande machine du capitalisme financier, Jean-Luc Nancy emprunte la notion d'équivalent général (désignant chez Marx le rôle particulier de la monnaie) pour montrer comment, à partir de la catastrophe de Fukushima, il n'y a plus de catastrophes naturelles mais seulement une catastrophe civilisationnelle. Le philosophe ne voit d'issue à la grande machine auto-phage du capitalisme financier que dans un changement de civilisation qu'on ne peut évidemment

pas décider mais qui, en revanche, peut être annoncé, proclamé. Ce changement peut commencer par la tentative de penser *au* présent et de penser *le* présent – non pas l'instant fugace – mais le présent comme élément du proche, sans valeur marchande, sans prévision sur ses retombées économiques, bref, *inestimable*. Ainsi, le contraire de l'équivalence générale consisterait à remplacer un funeste avenir par un présent sans cesse renouvelé qui recèle toutes les singularités : personnes, moments, lieux, paroles adressées, nuages qui passent, couleurs, sons, parfums... On pense alors à la contemplation esthétique ou à ces « productions pour rien » que sont les œuvres d'art, mais le philosophe est ici encore dubitatif : tout en reconnaissant qu'un grand nombre d'artistes tentent aujourd'hui de porter ces interrogations, l'exubérance de l'art n'est plus au rendez-vous, remplacée, elle aussi, par l'économie restreinte, la production de la production de la production de la production...

Mais que peuvent les artistes ? Engagés, ils sont maladroits, détachés, ils sont snobs, non diffusés, ils demeurent inconnus. Pourtant, devant l'installation *La Peau de chagrin* du duo d'artistes Art Orienté objet, c'est bien face à un chef-d'œuvre qu'on a la certitude d'être. Figé dans le hiératisme d'une statuaire d'un autre siècle, un ours polaire portant un pull en laine tricotée se dresse sous des centaines d'ampoules fluoro-compactes qui s'allument le temps d'une minute à l'entrée de chaque spectateur dans la salle d'exposition. Ces ampoules, peu énergivores, sont cependant irradiantes. Rester dix minutes au contact de cette installation revient à recevoir l'équivalent de trois radiographies des poumons. On est ravi, au sens où l'on est enlevé par la beauté de cette œuvre qui se révèle aussi fascinante et dangereuse que le paradoxe qu'elle souligne.

C'est également dans un souffle baroque que nous emportent les dessins d'explosions réalisés au fard à paupières de Brigitte Zieger. Loin, très loin d'une obscène esthétisation de la violence,

les œuvres duelles de l'artiste allemande convergent de manière contrastée avec celles des films de Philippe Fernandez. Alors que le cinéma hollywoodien a fait de la catastrophe un genre, celui-ci imagine dès le milieu des années 90 une façon de filmer et de penser « anti-Spielberg », inspiré par un facteur essentiel de la chaîne de l'évolution : l'hypothèse de l'extinction des dinosaures par la chute d'une météorite. Qu'il envoie le comédien Bernard Blancan en documentariste indépendant sur l'île de Pâques à la recherche d'une présence extra-terrestre ou en auteur de livre intitulé *Demain la fin du monde* à la rencontre d'un peintre du dimanche, Philippe Fernandez invente une « filmsophie » un peu décalée dont les personnages loufoques en quête de grandes questions sur l'univers, dans son long métrage *Léger tremblement du paysage*, sont sans doute les incarnations les plus abouties.

Mais, souvent, le spectacle de la catastrophe fracassante laisse place au silence de la catastrophe latente qui pèse sur les esprits et conditionne, dans des villes comme San Francisco, Naples ou Mexico, la vie et la création. L'auteur italien Maurizio Braucci tisse des liens entre tragédies naturelles et tragédies sociales dans la ville-volcan de Naples, entre séisme potentiel et catastrophes lentes produites par le dogme de la croissance : enterrement des déchets toxiques, criminalité, abus de pouvoir, fatalisme d'une population qui courbe l'échine. Source d'une créativité désespérée, les bas-fonds et leurs habitants sont le terrain de réflexion de Maurizio Braucci dont le travail allie projets artistiques et sociaux. De l'autre côté de l'Atlantique, l'écrivain et activiste écologiste mexicain Homero Aridjis explique comment la ville de Mexico porte également en elle la catastrophe ; celle du tremblement de terre, bien sûr, mais aussi celle de la corruption, du désastre écologique. Imprégnée de mythologies précolombiennes, Mexico est sous la plume d'Aridjis une ville engloutie par sa foule où les voitures sont des cafards mécaniques, les chiens des spectres et où les rues décrépies sont remplies de fantômes sacrificateurs aux masques ambivalents.

De la catastrophe latente à la tragédie invisible, il y a l'histoire d'un film vidéo muet sans images qui porte pourtant sur la plus grande des catastrophes du xx^e siècle. *Heresienstadt – A Snuff Movie*, du plasticien Jean-Sylvain Bieth, se présente sous forme de textes blancs sur fond noir décrivant scène par scène un film documentaire de Kurt Geron, *Theresienstadt – un film documentaire du quartier juif*, la voix off du film original étant, elle, écrite en sous-titres jaunes. Également connu sous le titre *Le Führer donne une ville aux juifs*, le film de propagande tourné en 1944 dans le camp de Terezin en prévision d'une visite de la Croix-rouge internationale, a été coupé en plusieurs extraits, disséminés un peu partout dans le monde.

Jean-Sylvain Bieth a tenté tant bien que mal de retrouver ces fragments, de les mettre bout à bout et, à partir de diverses sources documentaires et de ces images conçues comme une ignominieuse tromperie (les prisonniers du camp y jouent leur propre rôle mais en incarnant des ouvriers contents d'être là), il a produit un objet vidéographique non identifié qui dévoile sans montrer.

Danger véritable ou chiffon rouge agité devant nos yeux, la catastrophe, qu'elle soit naturelle, industrielle, humanitaire, militaire, politique ou financière est le lieu d'infinis fantasmes, mais aussi de critiques profondes du monde tel qu'il est et tel qu'il s'annonce. On le sait, il y a un relativisme de la catastrophe lié à des facteurs de proximité et à des mécanismes d'empathie rationnelle ou émotionnelle. Pourtant, il ne fait aucun doute que les désastres de civilisation ont une incidence directe sur l'effondrement intérieur des êtres. C'est l'expérience que fait l'apôtre Jean, réfugié à Patmos où il écrit l'*Apocalypse*. Jean-Yves Leloup et Jean-Luc Leguay croisent leurs expériences d'enlumineur et de traducteur de ce livre en dévoilant son extraordinaire contemporanéité. Telles les chutes de météorites qui permettent une nouvelle vie, il y aurait un au-delà de la catastrophe, celui du renouvellement.

« Oui ! la catastrophe, nous le pensions, était pour demain. C'est-à-dire qu'en fait elle devrait être pour aujourd'hui, si mes calculs sont justes. Or, que voyons-nous aujourd'hui ? Qu'elle est toujours pour demain ! » ironisait Raymond Devos contre certaines formes d'alarmisme. Nos vies sont constituées de petits mondes dont les miniséismes semblent bien ridicules comparés aux grands maux qui dévastent la planète. En même temps, vivre le présent dans l'angoisse de l'avenir, n'est-ce pas prendre le risque de passer à côté de l'essentiel et de comprendre trop tard, ô ultime catastrophe ! qu'on n'a pas vécu ? Que faudra-t-il détruire pour que notre civilisation en bout de course trouve la force de déplacer ses valeurs ? Espérons que les entretiens publiés ici apportent à cette question, avant le 21 décembre 2012 si possible, un début de réponse constructive.

Anna Guilló

Directrice de la rédaction